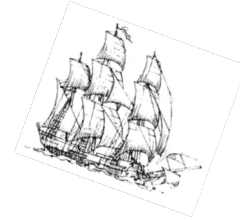


François-Marie AROUET, dit VOLTAIRE



*CANDIDE,
ou l'optimisme*



Traduit de l'allemand
de Mr. le docteur Ralph
(1759)

(adaptation de Jeff PERSELS)

PERSONNAGES

Partie I : Europe

CONTEUSE 1

CANDIDE, *un jeune bâtard, amoureux de Cunégonde*

PANGLOSS, *un philosophe optimiste*

CUNÉGONDE, *la fille du Baron, aimée de Candide*

LE FRÈRE DE CUNÉGONDE, *un jeune vaniteux*

PAQUETTE, *une femme de chambre syphilitique*

LE BARON, *un gros seigneur allemand*

LA BARONNE, *la femme du Baron*

LE 1^{ER} SOLDAT BULGARE

LE 2^E SOLDAT BULGARE

LE 1^{ER} BLESSÉ

LE 2^E BLESSÉ

LE 3^E BLESSÉ

LE 4^E BLESSÉ

LA BIGOTE HOLLANDAISE, *une chrétienne peu charitable*

LE BIGOT HOLLANDAIS, *un prédicateur peu charitable*

JACQUES, *un bon anabaptiste*

LE MATELOT, *un ingrat*

LE FAMILIER, *un suppôt du pape*

LE MOINE PORTUGAIS, *un bourreau*

LA VIEILLE, *qui n'a qu'une fesse*

LE GRAND INQUISITEUR, *amant de Cunégonde*

DON ISSACHAR, *un juif, amant de Cunégonde*

Partie II : Nouveau monde

CONTEUSE 2

LE NAPOLITAIN, *un eunuque*

DON FERNANDO, *un gouverneur arrogant*

LE SOLDAT DE L'INQUISITEUR

CACAMBO, *un fidèle serviteur*

LE JÉSUI TE PARAGUAYEN

ELDORADAIN 1, *une bienheureuse*

ELDORADAIN/E 2, *une autre bienheureuse*

ELDORADAIN/E 3, *encore une autre bienheureuse*

LA REINE D'ELDORADO, *une princesse bienheureuse*

Partie III : Europe (bis)

MARTIN, *un pessimiste*

LE MOINE ITALIEN, *un maquereau dévot*

LE CAPITAINE, *un fouetteur de galériens*

LA LAIDE CUNÉGONDE

❧

Nous allons dans un autre univers, disait Candide; c'est dans celui-là sans doute que tout est bien. Car il faut avouer qu'on pourrait gémir un peu de ce qui se passe dans le nôtre en physique et en morale.

❧

PARTIE I : L'Europe

CONTEUSE 1. –	Candide.
CANDIDE. –	Ou l'optimisme.
CONTEUSE 1. –	De François-Marie Arouet, dit Voltaire.
PANGLOSS. –	Conte philosophique.
LE FRÈRE DE CUNÉGONDE. –	Roman picaresque.
CUNÉGONDE. –	Education sentimentale.
MARTIN. –	Tragédie comique.
LA VIEILLE. –	Comédie tragique.
LE BARON. –	Divertissement aristocratique.
PAQUETTE. –	Drame bourgeois.
CACAMBO. –	Farce populaire.
LE BARON. –	Il y a en Vestphalie, dans le château de monsieur le baron de Thunder-ten-Tronckh,
CANDIDE. –	un jeune garçon. Il a le jugement assez droit ... avec l'esprit le plus simple. C'est, je crois, pour cette raison qu'on l'a nommé Candide.
CONTEUSE 1. –	Les anciens domestiques de la maison soupçonnent qu'il est le fils de la sœur de monsieur le baron,...
CANDIDE. –	et d'un bon et honnête gentilhomme du voisinage...
CONTEUSE 1. –	que cette demoiselle n'a pas voulu épouser parce qu'il n'a pu prouver que soixante et onze quartiers, c'est-à-dire, qu'il n'est pas assez noble.
LE BARON. –	Monsieur le baron, est un des plus puissants seigneurs de la Vestphalie, car son château a une porte et des fenêtres.
LA BARONNE. –	Madame la baronne...
LE BARON. –	qui pèse environ deux cents... trois cents... trois cent cinquante livres...
LE BARONNE. –	s'attire par là une très grande considération.

CUNÉGONDE. – Sa fille Cunégonde, âgée de dix-sept ans, est haute en couleur, fraîche, grasse, appétissante.

LE FRÈRE DE CUNÉGONDE. – Le fils du baron,

LE BARON. – paraît tout digne de son père.

PANGLOSS. – Le précepteur Pangloss, est l’oracle de la maison !

CANDIDE. – Et le petit Candide écoute ses leçons avec toute la bonne foi de son âge et de son caractère

CONTEUSE 1. – Pangloss enseigne la métapsy... la métaph... la métath... la méta... merde !

PANGLOSS. – La metaphysico-théologo-cosmolo-nigologie !

CONTEUSE 1. – Il prouve admirablement qu’il n’y a point d’effet sans cause, et que, dans ce meilleur des mondes possibles, le château de monseigneur le baron est le plus beau des châteaux, et madame la meilleure des baronnes possibles.

PANGLOSS. – Il est démontré,

CONTEUSE 1. – dit-il,

PANGLOSS. – que les choses ne peuvent être autrement : car tout étant fait pour une fin, tout est nécessairement pour la meilleure fin. Remarquez que les nez ont été faits pour porter des lunettes; aussi avons-nous des lunettes. Les jambes sont visiblement instituées pour être chaussées, et nous avons des chausses. Les cochons sont faits pour être mangés, et nous mangeons du porc toute l’année. Par conséquent, ceux qui ont avancé que tout est bien ont dit une sottise : il fallait dire que tout est au mieux !

CANDIDE. – Candide écoute attentivement, et croit innocemment...

CUNÉGONDE. – car il trouve mademoiselle Cunégonde extrêmement belle,

CANDIDE. – quoiqu’il n’ait jamais pris la hardiesse de le lui dire !

CONTEUSE 1. – Un jour, Cunégonde, en se promenant auprès du château, voit entre les broussailles le docteur Pangloss qui donne une leçon de physique expérimentale à Paquette, la femme de chambre de sa mère, ...

[Candide chassé du paradis. Pangloss et Paquette s’embrassent ; Cunégonde les épie, cueille une pomme, retransverse la scène songeuse, redescend, aborde Candide, lui donne la pomme à croquer, se cache avec

lui derrière un paravent, l'embrasse. Son attention attirée par le bruit, la Baronne monte voir ce qui se passe, prend le couple en flagrant délit, gifle Cunégonde, la tire par l'oreille, suivie de Candide, tout penaud. Le Baron le chasse à grands coups de pied.]

Et tout est consterné dans le plus beau et le plus agréable des châteaux possibles. Candide, chassé du paradis terrestre, marche longtemps sans savoir où, pleurant, levant les yeux au ciel, les tournant souvent vers le plus beau des châteaux, qui renferme la plus belle des baronnettes. La neige tombe à gros flocons. Tout transi, il se traîne vers la ville voisine, qui s'appelle Voldberghoff-trarbk-dikdorff, n'ayant point d'argent, mourant de faim, et de lassitude.

LE 1^{ER} SOLDAT BULGARE. –

Monsieur, veuillez nous faire l'honneur de dîner avec nous.

CANDIDE. –

Mon... Messieurs, vous me faites beaucoup d'honneur, mais je n'ai pas de quoi payer mon écot.

LE 2^E SOLDAT BULGARE. –

Ah! monsieur, les personnes de votre figure et de votre mérite ne payent jamais rien : n'avez-vous pas cinq pieds cinq pouces de haut ?

CANDIDE. –

Oui, monsieur, c'est ma taille.

LE 1^{ER} SOLDAT BULGARE. –

Ah! monsieur, mettez-vous à table; les hommes ne sont faits que pour se secourir les uns les autres.

CANDIDE. –

Vous avez raison. C'est ce que monsieur Pangloss m'a toujours dit, et je vois bien que tout est au mieux.

LE 1^{ER} SOLDAT BULGARE. –

N'aimez-vous pas tendrement ?

CANDIDE. –

Oh! oui, j'aime tendrement mademoiselle Cunégonde !

LE 2^E SOLDAT BULGARE. –

Non, nous vous demandons si vous n'aimez pas tendrement le roi des Bulgares ?

CANDIDE. –

Point du tout, car je ne l'ai jamais vu.

LE 1^{ER} SOLDAT BULGARE. –

Comment ! c'est le plus charmant des rois, et il faut boire à sa santé.

CANDIDE. –

Oh! très volontiers, monsieur.

LE 2^E SOLDAT BULGARE. –

C'en est assez. Vous voilà l'appui, le soutien, le défenseur, le héros des Bulgares; votre fortune est faite, et votre gloire est assurée !

LE 1^{ER} SOLDAT BULGARE &
LE 2^E SOLDAT BULGARE. –

A gauche, gauche ! A droite, droite ! En avant ! Marche ! Gauche, gauche, gauche, gauche...

CONTEUSE 1. –

Un beau jour de printemps le roi des Bulgares livre bataille au roi des Abares !

[Bruits / images de guerre.]

- Candide, qui tremble comme... qui tremble comme...
- CANDIDE. – un philosophe !
- CONTEUSE 1. – se cache du mieux qu'il peut pendant cette boucherie héroïque.
- LE 1^{ER} BLESSÉ. – Ici des vieillards criblés de coups regardent mourir leurs femmes égorgées,
- LE 2^E BLESSÉ. – qui tiennent leurs enfants à leurs mamelles sanglantes ;...
- LE 3^E BLESSÉ. – là des filles, éventrées après avoir assouvi les besoins naturels de quelques héros, rendent les derniers soupirs ;...
- LE 4^E BLESSÉ. – d'autres, à demi brûlés, crient qu'on achève de leur donner la mort.
- CONTEUSE 1. – Candide, toujours marchant sur des membres palpitants, ou à travers des ruines, arrive enfin hors du théâtre de la guerre, portant quelques petites provisions dans son bissac,...
- CUNÉGONDE, *off.* – et n'oubliant jamais mademoiselle Cunégonde !
- CONTEUSE 1. – Ses provisions lui manquent quand il est en Hollande; mais ayant entendu dire que tout le monde était riche dans ce pays-là, et qu'on y était chrétien, il ne doute pas qu'on ne le traite aussi bien qu'il l'a été dans le château de monsieur le baron.

[Une bigote et un bigot traversent la scène. Candide les aborde, en mendiant.]

- LA BIGOTE HOLLANDAISE. – Si vous continuez à faire ce métier, jeune homme, on vous enfermera dans une maison de correction pour vous apprendre à vivre !

[Le bigot crache sur Candide, la bigote fait la moue, puis ils sortent. Candide tombe à genoux, désespéré. Jacques entre, aide Candide à se relever.]

- JACQUES. – Viens, mon ami, que je te donne à manger et à boire et que je te trouve du travail.
- CANDIDE. – Maître Pangloss me l'a bien dit que tout est au mieux dans ce monde, car je suis infiniment plus touché de votre extrême générosité que de la dureté de ces Hollandais !

[Pangloss, malade, marchant à l'aide de béquilles, entre, toussant, crachant, etc., aborde Candide.]

PANGLOSS. – Hélas ! vous ne reconnaissez plus votre cher Pangloss ?

CANDIDE. – Qu'entends-je ? Vous, mon cher maître ! vous, dans cet état horrible ! Pourquoi n'êtes-vous plus dans le plus beau des châteaux ? Qu'est devenue mademoiselle Cunégonde, la perle des filles, le chef-d'œuvre de la nature ?

PANGLOSS. – Je n'en peux plus !

CANDIDE. – Eh bien ! Cunégonde ?

PANGLOSS. – Elle est morte.

CANDIDE. – Cunégonde est morte ! Ah ! meilleur des mondes, où êtes-vous ? Mais de quelle maladie est-elle morte ? Ne serait-il point de m'avoir vu chasser du beau château de monsieur son père à grands coups de pied ?

PANGLOSS. – Non. Elle a été éventrée par des soldats bulgares, après avoir été violée autant qu'on peut l'être; ils ont cassé la tête à monsieur le baron, qui voulait la défendre; madame la baronne a été coupée en morceaux; son frère a été traité précisément comme sa sœur; et quant au château, il n'est pas resté pierre sur pierre, pas une grange, pas un mouton, pas un canard, pas un arbre...

CANDIDE. – Mais, mon cher maître, quel effet et quelle cause, et quelle raison suffisante, vous ont mis dans un si piteux état ?

PANGLOSS. – Hélas ! c'est l'amour : l'amour, le consolateur du genre humain, le conservateur de l'univers, le tendre amour !

CANDIDE. – Hélas ! je l'ai connu, cet amour ! il ne m'a jamais valu qu'un baiser et vingt coups de pied au cul. Comment cette belle cause a-t-elle pu produire en vous un effet si abominable ?

PANGLOSS. – Ô mon cher Candide ! vous avez connu Paquette, cette jolie suivante de notre auguste baronne; j'ai goûté dans ses bras les délices du paradis, qui ont produit ces tourments d'enfer dont vous me voyez dévoré; elle en était infectée, elle en est peut-être morte. Paquette tenait ce présent d'un franciscain très savant qui avait remonté à la source, car il l'avait eu d'une vieille comtesse, qui l'avait reçu d'un capitaine de cavalerie, qui le devait à une marquise, qui le tenait d'un page, qui l'avait reçu d'un jésuite qui l'avait eu en droite ligne d'un des compagnons de Christophe Colomb. Pour moi, je ne le donnerai à personne, car je me meurs.

CANDIDE. – Ô Pangloss ! voilà une étrange généalogie ! Mais il faut vous faire guérir.

PANGLOSS. – Et comment le puis-je ? Je n'ai pas le sou.

CONTEUSE 1. – Candide se jette aux pieds de son charitable anabaptiste Jacques. Le bonhomme n’hésite pas à recueillir le docteur Pangloss; il le fait guérir à ses dépens. Pangloss, dans la cure, ne perd qu’un œil et une oreille. Au bout de deux mois, étant obligé d’aller à Lisbonne pour les affaires de son commerce, Jacques mène dans son vaisseau ces deux philosophes.

[Tempête & naufrage.]

Quand ils sont revenus un peu à eux, ils marchent vers Lisbonne...

[Tremblement de terre.]

PANGLOSS. – Quelle peut être la raison suffisante de ce phénomène ?

CANDIDE. – Voici le dernier jour du monde !

CONTEUSE 1. – Le lendemain, ils travaillent comme les autres à soulager les habitants échappés à la mort. Pangloss les console :

PANGLOSS. – Car,

CONTEUSE 1. – dit-il,

PANGLOSS. – tout ceci est ce qu’il y a de mieux; car s’il y a un volcan à Lisbonne, il ne peut être ailleurs; car il est impossible que les choses ne soient pas où elles sont, car tout est bien.

LE FAMILIER. – Apparemment que monsieur ne croit pas au péché originel; car si tout est au mieux, il n’y a donc eu ni chute ni punition.

PANGLOSS. – Je demande très humblement pardon à Votre Excellence, car la chute de l’homme et la malédiction entrent nécessairement dans le meilleur des mondes possibles.

LE FAMILIER. – Monsieur ne croit donc pas à la liberté ?

[Le Familier fait signe au Moine portugais, qui entre, portant une pique. Il arrête Candide et Pangloss, les emmène de force.]

CONTEUSE 1. – Après le tremblement de terre qui a détruit les trois quarts de Lisbonne, les sages du pays ne trouvent un moyen plus efficace pour prévenir une ruine totale que de donner au peuple un bel auto-da-fé ; le spectacle de quelques personnes brûlées à petit feu, en grande cérémonie, est un secret infailible pour empêcher la terre de trembler !

[Auto-da-fé : Pangloss est pendu, Candide est fouetté. La Vieille entre, aide Candide à se relever.]

LA VIEILLE. – Mon fils, prenez courage, suivez-moi.

CANDIDE. – Qui êtes-vous ? qui vous a inspiré de bonté ? quelles grâces puis-je vous rendre ?

LA VIEILLE. – Venez avec moi, et ne dites mot.

CONTEUSE 1. – Ils arrivent à une maison isolée, entourée de jardins et de canaux. La vieille frappe à une petite porte. On ouvre; elle mène Candide, par un escalier dérobé, dans un cabinet doré...

[La Vieille lui présente Cunégonde, voilée.]

LA VIEILLE. – Ôtez ce voile !

CANDIDE. – Quoi ! c'est vous ! vous vivez ! je vous retrouve au Portugal ! On ne vous a donc pas violée ? On ne vous a point fendu le ventre comme le philosophe Pangloss me l'a assuré ?

CUNÉGONDE. – Si fait; mais on ne meurt pas toujours de ces deux accidents.

CANDIDE. – Mais votre père et votre mère ont-ils été tués ?

CUNÉGONDE. – Il n'est que trop vrai.

CANDIDE. – Et votre frère ?

CUNÉGONDE. – Mon frère a été tué aussi.

CANDIDE. – Et pourquoi êtes-vous au Portugal ?

CUNÉGONDE. – J'étais dans mon lit et je dormais profondément, quand il a plu au Ciel d'envoyer les Bulgares dans notre beau château de Thunder-ten-tronckh; ils ont égorgé mon père et mon frère, et coupé ma mère en morceaux. Un grand Bulgare s'est mis à me violer : j'ai crié, mordu, égratigné ! Le brutal m'a donné un coup de couteau dans le flanc gauche dont je porte encore la marque.

CANDIDE. – Hélas ! j'espère bien la voir.

CUNÉGONDE. – Vous la verrez. Mais continuons.

CANDIDE & TOUS. –

Continuez !

CUNÉGONDE. –

Ensuite, il m'a fait penser, et m'a emmenée prisonnière de guerre dans son quartier. Au bout de trois mois, ayant perdu tout son argent, et s'étant dégoûté de moi, il m'a vendue à un juif nommé don Issachar, qui aimait passionnément les femmes. Il m'a menée dans cette maison de campagne que vous voyez. Le grand Inquisiteur m'a aperçue un jour à la messe. Il a proposé à don Issachar de me lui céder. Mon juif, intimidé, a conclu un marché par lequel la maison et moi leur appartiendraient à tous deux en commun; que le juif aurait pour lui les lundis, les mercredis et le jour du sabbat, et que l'Inquisiteur aurait les autres jours de la semaine.

Enfin, pour détourner le fléau des tremblements de terre, monseigneur l'Inquisiteur a décidé de célébrer un auto-da-fé. Quelle a été ma surprise, mon effroi, mon trouble, quand j'ai vu une figure qui ressemblait à celle de Pangloss ! Je l'ai vu pendre; je suis tombée en faiblesse ! A peine reprenais-je mes sens quand je vous ai vu. J'ai crié, j'ai voulu dire : « Arrêtez, barbares ! » Comment se peut-il faire, disais-je, que l'aimable Candide et le sage Pangloss se trouvent à Lisbonne, l'un pour recevoir cent coups de fouet, et l'autre pour être pendu par l'ordre de monseigneur l'Inquisiteur, dont je suis la bien-aimée ? Pangloss m'a donc cruellement trompée, quand il me disait que tout va le mieux du monde.

J'ai recommandé à ma vieille d'avoir soin de vous. J'ai goûté le plaisir inestimable de vous revoir, de vous entendre, de vous parler. Vous devez avoir une faim dévorante; j'ai grand appétit; commençons par souper.

CONTEUSE 1. –

Ils y sont quand le signor don Issachar, l'un des maîtres de la maison, arrive. C'est le jour du sabbat.

[Don Issachar entre.]

DON ISSACHAR. –

Quoi ! chienne de chrétienne, ce n'est pas assez de monsieur l'Inquisiteur ? Il faut que ce coquin partage aussi avec moi ?

[Candide transperce Don Issachar d'un coup d'épée.]

CUNÉGONDE. –

Sainte Vierge ! qu'allons-nous devenir ? Un homme tué chez moi ! si la justice vient, nous sommes perdus.

CANDIDE. –

Si Pangloss n'avait pas été pendu, il nous donnerait un bon conseil dans cette extrémité, car c'était un grand philosophe. A son défaut, consultons la vieille.

LA VIEILLE. –

Mes enfants, à mon avis ...

[L'Inquisiteur entre.]

L'INQUISITEUR. –

Ça alors !

CANDIDE, CUNÉGONDE
& LA VIEILLE. –

Ciel !

CONTEUSE 1. –

Il est une heure après minuit, c'est le commencement du dimanche. Ce jour appartient à monseigneur l'Inquisiteur.

[Candide transperce l'Inquisiteur d'un coup d'épée.]

CUNÉGONDE. –

En voici d'une autre ! Il n'y a plus de rémission; nous sommes excommuniés, notre dernière heure est venue ! Comment avez-vous fait, vous qui êtes né si doux, pour tuer en deux minutes un juif et un prélat ?

CANDIDE. –

Ma belle demoiselle, quand on est amoureux, jaloux, et fouetté par l'Inquisition, on ne se connaît plus !

LA VIEILLE. –

Il y a deux chevaux andalous dans l'écurie, avec leurs selles et leurs brides : que le brave Candide les prépare; montons vite à cheval, quoique je ne puisse me tenir que sur une fesse, et allons à Cadix, d'où nous pourrons nous embarquer pour le Nouveau Monde. Il fait le plus beau temps du monde, et c'est un grand plaisir de voyager pendant la fraîcheur de la nuit !

*[Candide cherche les 2 chevaux. La Vieille monte en croupe derrière lui. Bruit de sabots
Candide, Cunégonde et la Vieille sortent en galopant.]*



PARTIE II : Le Nouveau Monde

- CANDIDE. – Nous allons dans un autre univers ! c'est dans celui-là sans doute que tout est bien. La mer de ce nouveau monde vaut déjà mieux que les mers de notre Europe. C'est certainement le nouveau monde qui est le meilleur des univers possibles.
- CUNÉGONDE. – Dieu le veuille ! mais j'ai été si horriblement malheureuse dans le nôtre que mon cœur est presque fermé à l'espérance.
- LA VIEILLE. – Vous vous plaignez. Hélas ! vous n'avez pas éprouvé des infortunes telles que les miennes.
- CUNÉGONDE. – Hélas ! ma bonne, à moins que vous n'ayez été violée par deux Bulgares, que vous n'ayez reçu deux coups de couteau dans le ventre, qu'on n'ait démoli deux de vos châteaux, qu'on n'ait égorgé à vos yeux deux mères et deux pères, et que vous n'ayez vu deux de vos amants fouettés dans un auto-da-fé, je ne vois pas que vous puissiez l'emporter sur moi; ajoutez que je suis née baronne, et que j'ai été cuisinière.
- LA VIEILLE. – Mademoiselle, vous ne savez pas quelle est ma naissance; et si je vous montrais mon derrière, vous ne parleriez pas comme vous faites, et vous suspendriez votre jugement.
Je suis la fille du pape Urbain X et de la princesse de Palestrine...

[La Jeune Vieille mime l'action – filmé ou live.]

On m'a élevée jusqu'à quatorze ans dans un palais auquel tous les châteaux de vos barons allemands n'auraient pas servi d'écurie; et une de mes robes valait mieux que toutes les magnificences de la Vestphalie. Je croissais en beauté, en grâces, en talents au milieu des plaisirs. J'inspirais déjà de l'amour; ma gorge se formait; et quelle gorge ! blanche, ferme, taillée comme celle de la Vénus

des Médicis. Les femmes qui m’habillaient et qui me déshabillaient tombaient en extase en me regardant par-devant et par-derrrière; et tous les hommes auraient voulu être à leur place. J’ai été fiancée à un prince souverain de Massa-Carrera. Quel prince ! aussi beau que moi, brillant d’esprit et brûlant d’amour. Les noces ont été préparées. C’était une pompe, une magnificence inouïe. Je touchais au moment de mon bonheur, quand une vieille marquise qui avait été maîtresse de mon prince l’a invité à prendre du chocolat chez elle. Il est mort en moins de deux heures avec des convulsions épouvantables. Mais ce n’est qu’une bagatelle.

Ma mère, au désespoir, a voulu s’arracher pour quelque temps à un séjour si funeste. Nous nous sommes embarquées sur une galère du pays. Voilà qu’un corsaire fond sur nous et nous aborde ! Je ne vous dirais point combien il est dur pour une jeune princesse d’être menée esclave au Maroc avec sa mère... mais, passons; ce sont des choses si communes qu’elles ne valent pas la peine qu’on en parle.

A peine avons-nous débarquées que des soldats d’une faction ennemie de celle de mon corsaire se sont présentés pour lui enlever son butin. On a combattu avec la fureur des lions, pour savoir qui nous aurait. Enfin j’ai vu toutes nos Italiennes et ma mère déchirées, coupées, massacrées par les monstres qui se les disputaient. Tout le monde a été tué; et je suis demeurée mourante sur un tas de morts.

J’étais dans cet état de faiblesse et d’insensibilité, entre la mort et la vie, quand j’ai senti quelque chose qui s’agitait sur mon corps...

LE NAPOLITAIN. –

Ó quel chagrin d’être sans couilles...

LA VIEILLE. –

Etonnée et ravie d’entendre la langue de ma patrie, et non moins surprise de paroles que proférait cet homme, je lui ai répondu qu’il y avait de plus grands malheurs que celui dont il se plaignait.

LE NAPOLITAIN. –

Je suis né à Napoli,

LA VIEILLE. –

m’a-t-il dit ;

LE NAPOLITAIN. –

on y chaponne deux ou trois mille enfants tous les ans; les uns en meurent, les autres acquièrent une voix plus belle que celle des femmes. On m’a fait cette opération avec un très grand succès, et j’ai été musicien de la chapelle de madame la princesse de Palestrine.

LA VIEILLE. –

De ma mère !

LE NAPOLITAIN. –

De votre mère ! quoi ! vous seriez cette jeune princesse que j’ai élevée jusqu’à l’âge de six ans, et qui promettait déjà d’être aussi belle que vous êtes ?

LA VIEILLE. –

C’est moi-même !

- LE NAPOLITAIN. – Je vous ramènerai donc en Italie. *Mais quel chagrin d'être sans couilles...*
- LA VIEILLE. – Au lieu de me mener en Italie, il m'a vendue à un général des janissaires, qui a bientôt été commandé pour aller défendre Azof contre les Russes, qui l'assiégeaient. La ville a été mise à feu et à sang; il n'est resté que notre petit fort; les ennemis ont voulu nous prendre par famine. Au bout de quelques jours, les Turcs ont résolu de manger les femmes. Ils ont commencé par couper seulement une fesse à chacune des dames. Malgré ce sacrifice gastronomique, les Russes ont pris la ville : il n'a pas réchappé un soldat. Un chirurgien français nous a guéries, et je me souviendrai toute ma vie que, quand mes plaies ont été bien fermées, il m'a fait des propositions.
- J'ai traversé toute la Russie; j'ai été longtemps servante de cabaret à Moscou, à Riga, puis à Rostock, à Leyde, à La Haye, à Rotterdam; j'ai vieilli dans la misère et dans l'opprobre, n'ayant que la moitié d'un derrière, me souvenant toujours que j'étais fille d'un pape; j'ai voulu cent fois me tuer, mais j'aimais la vie. Enfin, mademoiselle, j'ai de l'expérience, je connais le monde.
- CONTEUSE 2. – On aborde enfin Buenos Aires. Cunégonde, le capitaine Candide et la vieille vont chez le gouverneur.
- DON FERNANDO. – Don Fernando de Ibaara y Figueora, y Mascarenes, y Lampourdos, y Sousa !
- CONTEUSE 2. – Il aime les femmes à la fureur.
- CUNÉGONDE. – Et il a une très belle moustache !
- DON FERNANDO. – Je n'ai jamais rien vu de plus exquisito ! Voss n'êtes point la esposa de signor el capitane ?...
- CANDIDE. – Mademoiselle Cunégonde doit me faire l'honneur de m'épouser et nous supplions Votre Excellence de daigner faire notre noce.
- DON FERNANDO. – Allez, signor, vous occuper de vos caballos ! Qué io lé amo, signorita Cunégonde ! Je vous esposserai demain en face de la iglésia.
- [Candide se retire, à contre-cœur.]*
- CUNÉGONDE. – Un quart d'heure, monsieur, s'il vous plaît. Je suis tout étourdie de vos empressements.
- LA VIEILLE. – Mademoiselle, vous êtes née baronne mais vous n'avez pas un sou; il ne tient qu'à vous d'être la femme du plus grand seigneur de l'Amérique méridionale,
- CUNÉGONDE. – qui a une très belle moustache !

LA VIEILLE. – J'avoue que, si j'étais à votre place, je ne me ferais aucun scrupule d'épouser monsieur le gouverneur, et de faire la fortune de monsieur le capitaine Candide.

[Le Soldat de l'Inquisition entre, portant une lance.]

LE SOLDAT DE L'INQUISITEUR. – Don Fernando d'Ibaraa, y Figueora, y Mascarenes, y Lampourdos, y Souza ! Nous sommes venus de loin poursuivre les meurtriers de monseigneur le grand Inquisiteur !

CUNÉGONDE. – Ô ciel !

LA VIEILLE. – Vous n'avez rien à craindre; ce n'est pas vous qui avez tué monseigneur, et d'ailleurs le gouverneur, qui vous aime, ne souffrira pas qu'on vous maltraite. *[A Candide.]* Fuyez ! ou vous allez être brûlé !

[Elle chasse Candide, puis le défend contre le soldat qui le poursuit.]

CANDIDE. – Cunégonde !

CONTEUSE 2. – Candide avait amené de Cadix un valet. Il s'appelle Cacambo, et aime fort son maître, parce que son maître est un fort bon homme.

CACAMBO. – Allons, mon maître, suivons le conseil de la vieille; partons, et courons sans regarder derrière nous.

[Ils montent à cheval et partent au galop.]

CANDIDE. – Où me mènes-tu ? où allons-nous ? que ferons-nous ?

CACAMBO. – Par St. Jacques de Compostelle ! allons faire la guerre pour les Jésuites de Paraguay ; vous ferez une fortune prodigieuse : quand on n'a pas son compte dans un monde, on le trouve dans un autre. C'est un très grand plaisir de voir et de faire des choses nouvelles.

CANDIDE. – Tu as donc déjà été dans le Paraguay ?

CACAMBO. – Eh vraiment oui ! C'est une chose admirable que le gouvernement des Jésuites. Los Padres y ont tout, le peuple rien; c'est le chef-d'œuvre de la raison et de la justice.

[Le Jésuite paraguayen entre, portant une lance.]

JÉSUIITE PARAGUAYEN. – Silence ! Le révérend père ne permet pas qu'aucun Espagnol ouvre la bouche !

CACAMBO. – Mais, monsieur le capitaine, qui meurt de faim comme moi, n'est point espagnol, il est allemand; ne pourrions-nous point déjeuner en attendant Sa Révérence ?

JÉSUIITE PARAGUAYEN. – Dieu soit béni ! puisqu'il est allemand, on peut lui parler; qu'on le mène dans la feuillée.

LE FRÈRE DE CUNÉGONDE. – Vous êtes donc allemand ?

CANDIDE. – Oui, mon révérend père.

LE FRÈRE DE CUNÉGONDE. – De quel pays d'Allemagne êtes-vous ?

CANDIDE. – De la sale province de Vestphalie; je suis né dans le château de Thunder-ten-tronckh.

LE FRÈRE DE CUNÉGONDE. – Ô ciel ! est-il possible !

CANDIDE. – Quel miracle !

LE FRÈRE DE CUNÉGONDE. – Serait-ce vous ?

CANDIDE. – Cela n'est pas possible !

CONTEUSE 2. – Ils se laissent tomber tous deux à la renverse, ils s'embrassent, ils versent des ruisseaux de larmes !

CANDIDE. – Quoi ! serait-ce vous, mon révérend père ? vous, le frère de la belle Cunégonde ! vous, qui avez été tué par les Bulgares ! vous, le fils de monsieur le baron ! vous, jésuite au Paraguay ! Il faut avouer que ce monde est une étrange chose. Ô Pangloss ! Pangloss ! que vous seriez heureux si vous n'aviez pas été pendu ! Vous seriez bien plus étonné, si je vous disais que mademoiselle Cunégonde, votre sœur, que vous avez crue éventrée, est pleine de santé.

LE FRÈRE DE CUNÉGONDE. – Où ?

CANDIDE. – Dans votre voisinage, chez monsieur le gouverneur de Buenos Aires.

LE FRÈRE DE CUNÉGONDE. – Ah ! peut-être pourrions-nous ensemble, mon cher Candide, entrer en vainqueurs dans la ville, et la reprendre !

CANDIDE. – C'est tout ce que je souhaite ; car je comptais l'épouser, et je l'espère encore.

LE FRÈRE DE CUNÉGONDE. – Vous, insolent ! vous auriez l'impudence d'épouser ma sœur, qui est née baronne ! Je vous trouve bien effronté d'oser me parler d'un dessein si téméraire !

CANDIDE. – Mon révérend père, j'ai tiré votre sœur des bras d'un juif et d'un inquisiteur; elle m'a assez d'obligations, elle veut m'épouser. Maître Pangloss m'a toujours dit que les hommes sont égaux; et assurément je l'épouserai.

LE FRÈRE DE CUNÉGONDE. – C'est ce que nous verrons, coquin !

[Malgré lui, Candide transperce le Frère d'un coup d'épée.]

CANDIDE. – Hélas ! mon Dieu, j'ai tué mon ancien maître, mon ami, mon beau-frère; je suis le meilleur homme du monde, et voilà déjà trois hommes que je tue; et dans ces trois il y a deux prêtres.

CACAMBO. – Galopons, mon maître ! Tournons vers la Cayenne; nous y trouverons des Français, qui vont par tout le monde; ils pourront nous aider. Dieu aura peut-être pitié de nous.

[Ils montent à cheval et partent au galop.]

CONTEUSE 2. – Il n'est pas facile d'aller à la Cayenne. Des montagnes, des fleuves, des précipices, des brigands, des sauvages, sont partout de terribles obstacles. Leurs chevaux sont morts de fatigue, leurs provisions sont consommées ; ils se nourrissent un mois entier de fruits sauvages, et se trouvent enfin auprès d'une petite rivière...

CACAMBO. – Nous n'en pouvons plus, nous avons assez marché; j'aperçois un canot vide sur le rivage, jetons-nous dans cette petite barque, laissons-nous aller au courant; une rivière mène toujours à quelque endroit habité.

CANDIDE. – Allons, recommandons-nous à la Providence.

CONTEUSE 2. – La rivière s'élargit toujours; enfin elle se perd sous une voûte de rochers épouvantables qui s'élèvent jusqu'au ciel. Au bout de vingt-quatre heures ils revoient le jour; mais leur canot se fracasse contre les écueils. Il faut se traîner de rocher en rocher pendant une lieue entière. Enfin ils découvrent un horizon immense bordé de montagnes inaccessibles !

CANDIDE. – Voilà enfin un pays qui vaut mieux que la Vestphalie ! Regardez ! C'est de l'or ! Où sommes-nous ?

CACAMBO. – Je vous servirai d'interprète. Entrons, c'est ici un cabaret.

- 1^{ère} ELDORADAINE. – Look ! Travelers. [*A Candide et Cacambo.*] Welcome, gentlemen, and please do us the honor of dining with us.
- CACAMBO. – You are most kind and generous, madam, [*lui montrant les cailloux dorés*] but we have the means to pay for our meal.
- 2^e ELDORADAINE. – Gentlemen, we see that you are strangers here, and we are not accustomed to seeing any. Please forgive us for laughing when you offer to pay for your meal with pebbles you picked up off the ground. Doubtless you do not have any local currency, but no matter, all meals here are free for the asking.
- CANDIDE. – [*A Cacambo.*] Quel est donc ce pays inconnu à tout le reste de la terre, et où toute la Nature est d'une espèce si différente de la nôtre ? C'est probablement le pays où tout va bien : car il faut absolument qu'il y en ait un de cette espèce. Et quoi qu'en dise maître Pangloss, je me suis souvent aperçu que tout allait mal en Vestphalie.
- 3^e ELDORADAINE. – We welcome you to the former homeland of the Incas, who left most imprudently to subjugate another part of the world and were, alas, ultimately defeated by the Spanish.
- 1^{ère} ELDORADAINE. – Those who wisely remained here were better off, and by common accord determined never to leave this realm, which has ever since protected our innocence and our happiness.
- 2^e ELDORADAINE. – The Spanish have only a vague knowledge of this place, which they call *El Dorado*. But as we are surrounded by inaccessible cliffs and precipices, we have so far managed to escape the rapaciousness of Europeans, who have a curious passion for the mud and rocks of our land and would not hesitate to slaughter every last one of us in order to obtain them.
- CONTEUSE 2. – La conversation est longue; elle roule sur la forme du gouvernement, sur les mœurs, sur les spectacles publics, sur les arts. Enfin Candide, qui a toujours du goût pour la métaphysique, demande si dans le pays il y a une religion.
- CANDIDE. – [*A Cacambo.*] Y a-t-il une religion dans ce pays ?
- CACAMBO. – Is there a religion in this country?
- 3^e ELDORADAINE. – What a question ! Can you doubt it ? Do you take us for ingrates?
- CACAMBO. – What is then the religion of El Dorado?
- 3^e ELDORADAINE. – Can there be more than one ? I believe we have the same religion as everyone else : we worship God from morning to night.

CACAMBO. – Do you worship only one God ?

3^e ELDORADAINE. – Obviously ! There are not two, or three or four ! I confess people from your world ask rather strange questions.

CANDIDE. – Et où sont vos prêtres ?

CACAMBO. – Indeed, where are your priests?

1^{ère} ELDORADAINE. – But, my friends, we are all priests.

CACAMBO. – Quoi ! There are not monks who lecture, argue, judge, sentence and burn anyone who does not share their opinions ?

1^{ère} ELDORADAINE. – Do you think we're crazy? All of us here share the same beliefs, and I'm afraid we don't understand your « monks » at all.

CANDIDE. – [*A Cacambo.*] Ceci est bien différent de la Vestphalie et du château de monsieur le baron : si notre ami Pangloss avait vu Eldorado, il n'aurait plus dit que le château de Thunder-ten-tronckh était ce qu'il y avait de mieux sur la terre ; il est certain qu'il faut voyager.

2^e ELDORADAINE. – Please forgive us for not accompanying you to the royal court. The queen will receive you in a manner that should please you, and you will, we trust, excuse our local customs, should you meet with any that displease you.

CONTEUSE 2. – Candide et Cacambo montent à mouton ; les moutons s'envolent...

CACAMBO. – S'envolent ?

CONTEUSE 2. – S'envolent ! En moins de quatre heures ils arrivent au palais de la reine, qui les reçoit avec toute la grâce imaginable. Ils passent un mois dans ce pays de merveilles où il n'y a point de cour de justice ni de prison car il n'y en a pas besoin.

CANDIDE. – Il est vrai, mon ami, encore une fois, que le château où je suis né ne vaut pas le pays où nous sommes ; mais enfin mademoiselle Cunégonde n'y est pas, et vous avez sans doute quelque maîtresse en Europe. Si nous restons ici, nous n'y serons que comme les autres...

CACAMBO. – au lieu que si nous retournons dans notre monde, seulement avec deux moutons chargés de cailloux d'Eldorado, nous serons plus riches que tous les rois ensemble, nous n'aurons plus d'inquisiteurs à craindre...

CANDIDE. – et nous pourrons aisément reprendre mademoiselle Cunégonde !

LA REINE D'ELDORADO. – You are making a grave mistake ! Ahem... vous faites une sottise. Je sais bien que notre pays est peu de chose; mais quand on est passablement quelque part, il faut y rester. But all human beings are free, c'est-à-dire, tous les hommes sont libres; partez quand vous voudrez, mais la sortie est bien difficile. Je vais donner ordre aux intendants de faire une machine qui puisse vous transporter commodément. Demandez-nous d'ailleurs tout ce qui vous plaira.

CACAMBO. – Nous ne demandons que quelques moutons chargés de vivres, de cailloux, et de boue du pays... a few bags of rocks and dirt.

LA REINE D'ELDORADO. – Je ne conçois pas quel goût vos gens d'Europe ont pour notre boue jaune; mais emportez-en tant que vous voudrez, et grand bien vous fasse.

CANDIDE. – [*A Cacambo.*] Nous avons de quoi payer le gouverneur de Buenos Aires, si mademoiselle Cunégonde peut être mise à prix. Ensuite embarquons-nous pour l'Europe, et nous verrons ensuite quel royaume nous pourrions acheter.

[Candide et Cacambo sont projetés hors d'El Dorado.]

Cuuu – nééé – goooonde !



PARTIE III : L'Europe (bis)

CONTEUSE 3. – Une fois arrivés à Surinam, ils apprennent que Cunégonde est devenue la maîtresse favorite du gouverneur Don Fernando. Candide envoie Cacambo à Buenos Aires la racheter.

CACAMBO. – Au revoir, mon cher maître ! et à bientôt !

CANDIDE. – Non, dis « mon ami » ! Et n'oublie pas la bonne vieille !

[Cacambo confie son mouton à Candide, l'embrasse et s'en va.]

CONTEUSE 3. – Candide reste encore quelques temps à Surinam, en attendant qu'un capitaine le mène à Venise, lui et les deux moutons. Car, dit-il,

CANDIDE. – c'est un pays libre où l'on n'a rien à craindre, ni des Bulgares, ni des Abares, ni des juifs, ni des inquisiteurs.

CONTEUSE 3. – Enfin monsieur Vanderdendur, maître d'un gros vaisseau, vient se présenter à lui, et par une série de mauvais tours réussit à lui voler la plupart de son or et l'abandonne sans Cacambo ni mouton.

CANDIDE. – Encore un sale Hollandais !

CONTEUSE 3. – Ce procédé achève de désespérer Candide; et la méchanceté des hommes le plonge dans une noire mélancolie. Enfin un vaisseau français étant sur le point de partir pour Bordeaux, il s'embarque avec un pauvre savant pessimiste nommé Martin.

MARTIN. – Tout n'est qu'illusion et calamité.

CONTEUSE 3. – Après bien des mésaventures tant en mer que sur le Vieux Continent, ils arrivent enfin à Venise.

CANDIDE. – Dieu soit loué ! c'est ici que je reverrai la belle Cunégonde. Je compte sur Cacambo comme sur moi-même. Tout est bien, tout va bien, tout va le mieux qu'il est possible !

CONTEUSE 3. – Il fait chercher Cacambo dans tous les cabarets, dans tous les cafés, chez toutes les filles de joie, et ne le trouve point.

CANDIDE. – Quoi ! j’ai eu le temps de passer de Surinam à Bordeaux, d’aller de Bordeaux à Paris, de Paris à Dieppe, de Dieppe à Portsmouth, de traverser toute la Méditerranée, de passer quelques mois à Venise, et la belle Cunégonde n’est toujours pas là ! Elle est morte, sans doute ; je n’ai plus qu’à mourir. Ah ! il valait mieux rester dans le paradis d’Eldorado que de revenir dans cette maudite Europe. Que vous avez raison, mon cher Martin ! tout n’est qu’illusion et calamité.

MARTIN. – Vous êtes bien simple, en vérité, de vous figurer qu’un valet qui a cinq ou six millions dans ses poches ira chercher votre maîtresse au bout du monde et vous l’amènera à Venise. Il la prendra pour lui, s’il la trouve. S’il ne la trouve pas, il en prendra une autre : je vous conseille d’oublier votre valet Cacambo et votre maîtresse Cunégonde.

[Paquette et Moine italien entrent.]

CANDIDE. – Vous m’avouerez du moins que ces gens-ci sont heureux. Je n’ai trouvé à présent dans toute la terre habitable, excepté dans Eldorado, que des infortunés ; mais pour cette fille et ce moine, je gage que ce sont des créatures très heureuses.

MARTIN. – Je gage que non.

PAQUETTE. – Eh quoi ! monsieur Candide ne reconnaît plus Paquette !

CANDIDE. – Hélas ! ma pauvre enfant, c’est donc vous qui avez mis le docteur Pangloss dans le bel état où je l’ai vu ?

PAQUETTE. – Hélas ! monsieur, je vois que vous êtes instruit de tout. J’ai su les malheurs épouvantables arrivés à toute la maison de madame la baronne et à la belle Cunégonde. Je vous jure que ma destinée n’a guère été moins triste. J’étais fort innocente quand vous m’avez vue. Un moine franciscain, qui était mon confesseur, m’a séduite aisément. Les suites en ont été affreuses ; j’ai été obligée de sortir du château quelque temps après que monsieur le baron vous avait renvoyé à grands coups de pied dans le derrière. J’ai été obligée de continuer ce métier abominable qui vous paraît si plaisant à vous autres hommes, et qui n’est pour nous qu’un abîme de misère ; je suis venue exercer la profession ici à Venise. Ah ! monsieur, si vous pouviez vous imaginer ce que c’est que d’être obligée de caresser indifféremment un vieux marchand, un avocat, un moine, un gondolier, *[elle scrute la salle, fait une moue de dégoût]*, ou un Américain, d’être exposée à toutes les insultes, d’être volée par l’un de ce qu’on a gagné avec l’autre, et de n’avoir en perspective qu’une vieillesse affreuse, un hôpital, et un fumier, vous concluriez que je suis une des plus malheureuses créatures du monde.

MARTIN. – Vous voyez que j’ai déjà gagné la moitié de la gageure.

CANDIDE. – Vous avez bien raison, monsieur.

[Il donne un caillou d'Eldorado à Paquette, qui se ranime, se lève, part avec le moine.]

Je vous réponds qu'avec cela elle sera heureuse.

MARTIN. – Je n'en crois rien du tout. Vous la rendrez peut-être avec ces piastres beaucoup plus malheureuse encore.

CANDIDE. – Il en sera qui pourra; mais une chose me console, je vois qu'on retrouve souvent les gens qu'on ne croyait jamais retrouver : il se pourra bien faire qu'ayant rencontré Paquette, je rencontre aussi Cunégonde.

MARTIN. – Je souhaite qu'elle fasse un jour votre bonheur; mais c'est de quoi je doute fort.

CANDIDE. – Vous êtes bien dur.

MARTIN. – C'est que j'ai vécu.

[Cacambo entre à pas de loup.]

CACAMBO. – Soyez prêt à partir avec moi, n'y manquez pas.

CANDIDE. – Cunégonde est ici, sans doute ? Où est-elle ? Mène-moi vers elle, que je meure de joie avec elle !

CACAMBO. – Cunégonde n'est point ici, elle est à Constantinople.

CANDIDE. – Ah ciel ! à Constantinople ! j'y vole, partons. Mon cher Martin, encore une fois, Pangloss avait raison, tout est bien.

MARTIN. – Je le souhaite.

CANDIDE. – En bien ! que fait Cunégonde ? Est-elle toujours un prodige de beauté ? M'aime-t-elle toujours ? Tu lui as sans doute acheté un palais à Constantinople ?

CACAMBO. – Mon cher maître, Cunégonde lave la vaisselle sur le bord de la Propontide, chez un prince qui a très peu de vaisselle. Elle est esclave dans la maison d'un ancien souverain, nommé Ragotski; mais, ce qui est bien plus triste, c'est que... c'est qu'elle a... c'est qu'elle a perdu sa beauté, ... et qu'elle est devenue horriblement... laide.

CANDIDE. – Ah ! belle ou laide, je suis honnête homme, et mon devoir est... mon devoir est... de l'aimer toujours. Mais comment peut-elle être réduite à un état si abject avec les cinq ou six millions que tu avais apportés ?

CACAMBO. – Bon, ne m'a-t-il pas fallu en donner deux au señor don Fernando d'Ibaraa, gouverneur de Buenos Aires, pour avoir la permission de reprendre mademoiselle Cunégonde ? Et un pirate ne nous a-t-il pas bravement dépouillés de tout le reste ? Ce pirate ne nous a-t-il pas menés au cap de Matapan, à Milo, à Nicarie, à Samos, à Petra, aux Dardanelles, à Marmora, à Scutari.

CANDIDE. – Que d'épouvantables calamités enchaînées les unes aux autres ! Mais après tout, j'ai encore quelques diamants ; je délivrerai aisément Cunégonde. C'est tout de même bien dommage qu'elle soit devenue si laide.

CONTEUSE 3. – Candide se jette dans une galère, avec ses compagnons, pour aller sur le rivage de la Propontide chercher Cunégonde, quelque laide qu'elle puisse être.

[Pangloss et le Frère de Cunégonde entrent, portant chacun une rame. Ils se mettent à ramer. Le Capitaine les fouette. Au son de leurs cris, Candide, Cacambo et Martin se retournent.]

CANDIDE. – En vérité, si je n'avais pas vu pendre maître Pangloss, et si je n'avais pas eu le malheur de tuer le baron, je croirais que ce sont eux qui rament dans cette galère. Arrêtez ! arrêtez ! seigneur ; je vous donnerai autant d'argent que vous voudrez.

PANGLOSS & LE FRÈRE DE CUNÉGONDE. – Quoi ! c'est Candide !

CANDIDE. – Est-ce là monsieur le baron, que j'ai tué ? Est-ce là maître Pangloss, que j'ai vu pendre ?

PANGLOSS & LE FRÈRE DE CUNÉGONDE. – C'est nous mêmes ! c'est nous-mêmes !

MARTIN. – Quoi ! c'est là ce grand philosophe ?

CANDIDE. – Eh ! monsieur, combien voulez-vous d'argent pour la rançon de monsieur de Thunder-ten-tronckh, un des premiers hommes de l'empire, et de monsieur Pangloss, le plus profond métaphysicien d'Allemagne ?

LE CAPITAINE. – Chien de chrétien, puisque ces deux chiens de forçats chrétiens sont des barons et des métaphysiciens, ce qui est sans doute une grande dignité dans leur pays, tu m'en donneras cinquante mille sequins.

CANDIDE. – Vous les aurez, monsieur. Et comment ne vous ai-je pas tué, mon cher baron ? et mon cher Pangloss, comment êtes-vous en vie après avoir été pendu ? et pourquoi êtes-vous tous deux aux galères en Turquie ?

- PANGLOSS. – Je revois donc mon cher Candide !
- LE FRÈRE DE CUNÉGONDE. – Est-il bien vrai que ma chère sœur soit dans ce pays ?
- CACAMBO. – Rien n'est si possible, puisqu'elle écuré la vaisselle chez un prince de Transylvanie.
- CANDIDE. – Pardon, encore une fois, pardon, mon révérend père, de vous avoir donné un grand coup d'épée au travers du corps.
- LE FRÈRE DE CUNÉGONDE. – N'en parlons plus ; j'ai été un peu trop vif, je l'avoue ; mais puisque vous voulez savoir par quel hasard vous m'avez vu aux galères, je vous dirai qu'après avoir été guéri de ma blessure, j'ai été attaqué et enlevé par un parti espagnol ; on m'a mis en prison à Buenos Aires dans le temps que ma sœur venait d'en partir. J'ai demandé à retourner à Rome auprès du père général. J'ai été nommé pour aller servir à Constantinople auprès de monsieur l'ambassadeur de France.
- J'ai trouvé un soir un jeune musulman fort bien fait. Il faisait fort chaud : le jeune homme voulait se baigner ; j'ai pris cette occasion de me baigner aussi. Je ne savais pas que c'était un crime capital pour un chrétien d'être trouvé tout nu avec un jeune musulman. J'ai été condamné aux galères. Je ne crois pas qu'on ait fait une plus horrible injustice !
- Mais je voudrais bien savoir pourquoi ma sœur est dans la cuisine d'un souverain de Transylvanie réfugié chez les Turcs ?
- CANDIDE. – Mais vous, mon cher Pangloss, comment se peut-il que je vous revoie ?
- PANGLOSS. – Il est vrai que vous m'avez vu pendre. Ensuite, un chirurgien a acheté mon corps, m'a emporté chez lui, et m'a disséqué. L'incision cruciale qu'il m'a faite m'a fait jeter un si grand cri ... que mon chirurgien est tombé à la renverse ; et, croyant qu'il disséquait le diable, il s'est enfui en mourant de peur ; mais quand il était un peu revenu à lui, il a recousu ma peau, et j'étais sur pied au bout de quinze jours. Je me suis fait laquais d'un chevalier de Malte qui allait à Venise ; mais mon maître n'ayant pas de quoi me payer, je me mis au service d'un marchand vénitien, et je l'ai suivi à Constantinople.
- Un jour il m'a pris fantaisie d'entrer dans une mosquée ; il n'y avait qu'un vieil imam et une jeune dévote très jolie qui disait ses patenôtres... sa gorge était toute découverte : elle avait entre ses deux tétons un beau bouquet de fleurs... enfin, on m'a envoyé aux galères.
- CANDIDE. – Eh bien ! mon cher Pangloss, quand vous avez été pendu, disséqué, roué de coups, et que vous avez ramé aux galères, avez-vous toujours pensé que tout allait le mieux du monde ?
- PANGLOSS. – Je suis toujours de mon premier sentiment ; car enfin je suis philosophe : il ne me convient pas de me dédire.

CONTEUSE 3. – Ils abordent sur le rivage de la Propontide, à la maison du prince de Transylvanie. Les premiers objets qui se présentent sont Cunégonde et la vieille.

[La Laide Cunégonde et la Vieille entrent en essayant de la vaisselle]

Le tendre amant Candide, en voyant sa belle Cunégonde

CANDIDE. – rembrunie,

MARTIN. – les yeux éraillés,

PANGLOSS. – la gorge sèche,

LE FRÈRE DE CUNÉGONDE. – les joues ridées,

CACAMBO. – les bras rouges et écaillés,

CONTEUSE 3. – recule trois pas, saisi d'horreur.

LA VIEILLE. – Il y a une petite ferme dans le voisinage ; que le brave Candide s'en accommode en attendant que nous ayons une meilleure destinée.

CANDIDE. – *[Au Frère de Cunégonde.]* Ainsi, mon révérend père, je vais me marier avec mademoiselle votre sœur.

LE FRÈRE DE CUNÉGONDE. – Je ne souffrirai jamais une telle bassesse de sa part, et une telle insolence de la vôtre; cette infamie ne me sera jamais reprochée. Non, ma sœur n'épousera jamais qu'un baron de l'Empire !

CANDIDE. – Maître fou, je t'ai réchappé des galères, j'ai payé ta rançon, j'ai payé celle de ta sœur; elle faisait ici la vaisselle, elle est laide, j'ai la bonté d'en faire ma femme ; et tu prétends encore t'y opposer ! Je te retuerais si j'en croyais ma colère !

LE FRÈRE DE CUNÉGONDE. – Tu peux me tuer encore, mais tu n'épouseras pas ma sœur de mon vivant !

CONTEUSE 3. – Candide, dans le fond de son cœur, n'a aucune envie d'épouser Cunégonde ; mais l'impertinence extrême du baron le détermine à conclure le mariage, et Cunégonde le presse si vivement qu'il ne peut s'en dédire. Il consulte Pangloss, Martin et le fidèle Cacambo et décide de remettre le Baron aux galères.

[Ils s'exécutent, et le Capitaine revient fouetter de nouveau le Frère, qui sort en ramant.]

- CONTEUSE 3. – Il serait tout naturel d’imaginer qu’après tant de désastres Candide, marié avec sa maîtresse et vivant avec le philosophe Pangloss, le pessimiste Martin, le prudent Cacambo, et la vieille, mènerait la vie du monde la plus agréable.
- CANDIDE. – Et moi, à qui il ne reste que cette petite ferme ? et une femme acariâtre et insupportable ?
- LA LAIDE CUNÉGONDE. – Et moi qui deviens tous les jours plus laide ?
- LA VIEILLE. – Et moi qui suis infirme et encore de plus mauvaise humeur que Cunégonde ?
- CACAMBO. – Et moi qui travaille au jardin et qui vais vendre des légumes ? qui, excédé, maudis ma destinée ?
- PANGLOSS. – Et moi qui suis au désespoir de ne pas briller dans quelque université d’Allemagne ?
- MARTIN. – Quant à moi, je suis persuadé qu’on est également mal partout.
- LA VIEILLE. – Je voudrais savoir lequel est le pire, ou d’être violée cent fois par les pirates, d’avoir une fesse coupée, d’être fouetté et pendu dans un auto-da-fé, d’être disséqué, de ramer en galère, d’éprouver enfin toutes les misères par lesquelles nous avons tous passé, ou bien de rester ici à ne rien faire ?
- CANDIDE. – C’est une grande question.
- PANGLOSS. – [*A la Conteuse.*] Pardon, madame, nous vous prions de nous dire pourquoi un aussi étrange animal que l’homme a été formé.
- CONTEUSE 3. – De quoi vous mêlez-vous ? est-ce là votre affaire ?
- CANDIDE. – Mais, madame, il y a horriblement de mal sur la terre.
- CONTEUSE 3. – Qu’importe qu’il y ait du mal ou du bien ? Quand un bateau part en mer, le capitaine s’embarrasse-t-il si les rats qui sont à bord sont à leur aise ou non ?
- PANGLOSS. – Que faut-il donc faire ?
- CONTEUSE 3. – Vous taire.
- PANGLOSS. – Je me flatte de raisonner un peu avec vous des effets et des causes, du meilleur des mondes possibles, de l’origine du mal, de la nature de l’âme, et de l’harmonie préétablie ...
- CONTEUSE 3. – Le travail éloigne de nous trois grands maux : l’ennui, le vice, et le besoin.

CANDIDE. – [Sonneur.] Cela me paraît un sort bien préférable à celui des gens que nous avons rencontrés jusqu'ici.

PANGLOSS. – Selon le rapport de tous les philosophes, vous savez...

CANDIDE. – Je sais qu'il faut cultiver notre jardin.

PANGLOSS. – Vous avez raison; car quand l'homme fut mis dans le jardin d'Eden, il y fut mis *ut operaretur eum*, pour qu'il travaillât : ce qui prouve que l'homme n'est pas né pour le repos.

[Martin distribue des outils de jardinage et tout le monde se met à travailler.]

MARTIN. – Travaillons sans raisonner; c'est le seul moyen de rendre la vie supportable.

CONTEUSE 3. – Toute la petite société entre dans ce louable dessein. Chacun se met à exercer ses talents. La petite terre rapporte beaucoup. Cunégonde est, à la vérité, bien laide...

LA LAIDE CUNÉGONDE. – mais elle est aussi une excellente pâtissière !

CONTEUSE 3. – Pangloss dit quelquefois à Candide :

PANGLOSS. – Tous les événements sont enchaînés dans le meilleur des mondes possibles : car enfin si vous n'aviez pas été chassé d'un beau château à grands coups de pied dans le derrière pour l'amour de mademoiselle Cunégonde, si vous n'aviez pas été mis à l'Inquisition, si vous n'aviez pas couru l'Amérique à pied, si vous n'aviez pas donné un bon coup d'épée au baron, si vous n'aviez pas perdu tous vos moutons du bon pays d'Eldorado, vous ne mangeriez pas ici des cédrats confits et des pistaches.

CANDIDE. – Cela est bien dit, mais il faut cultiver notre jardin.

FIN.

